

Quelle éducation pour faire face aux défis d'aujourd'hui ?

Conférence-Forum

Mardi 13 février 2018

Dans le cadre du thème global « Réfléchir à demain », il était évident qu'il fallait parler de la numérisation des communications et des modes de vie et de faire, des transformations du travail et des liens sociaux qui en découlent un véritable objet de réflexion. Ce fut l'objet des conférences passées, mais il nous a semblé évident qu'après avoir évoqué l'évolution des familles, il fallait parler d'éducation.

Comment enseigner, éduquer, préparer nos enfants à un monde qui se transforme et dont on dit que cette révolution numérique et tous ses développements est aussi importante que celle de l'invention de l'écriture ou de l'imprimerie, technologies dont les enfants et adolescents s'emparent bien avant leurs maîtres ?

Mais surtout, comment face à l'individualisme compétitif tout puissant, aux disparités économiques et sociales insoutenables, à la toute puissance médiatique souvent vulgaire ou mensongère, aux violences extrêmes qui nous ont tous bouleversés, comment donner sens à ce bagage scientifique, culturel et humain que nous voulons, devons transmettre ?

Comment apprendre à partager sans s'être choisis, à se donner des raisons communes de « faire société », comment devenir citoyens solidaires ?

Au tout début de son dernier livre « Eduquer après les attentats », Philippe Meirieu souligne que les éducateurs, qui font profession de futur, sont assignés à l'invention.

Michel Serres insiste lui, sur le fait que ceux qui doivent enseigner ont à l'esprit un monde autre que celui de ceux à qui ils s'adressent. Alors comment faire ?

Toute l'œuvre et l'engagement de Philippe Meirieu apportent des réponses à ces questions et nous le remercions infiniment d'avoir accepté notre invitation.

L'IPLS poursuit ses conférences avec le grand plaisir de retrouver un public très fidèle et en même temps renouvelé qu'il faut remercier pour son intérêt et son assiduité à participer à ces conférences débats.

Un très grand merci au Conseil Départemental et à son Président qui nous accueillent tout aussi fidèlement dans ces beaux locaux de l'Hôtel du Département, merci au soutien sans faille de Madame Diligent, sans oublier les personnels d'accueil et d'appui technique.

Nous allons écouter avec la plus grande attention Philippe Meirieu nous proposer ses convictions, celles d'une vie consacrée à la recherche pédagogique, cet art d'apprendre, de faire aimer, de transmettre les savoirs, les comportements, science et éthique mêlées.

Qu'il en soit chaleureusement remercié.

Qu'elle éducation pour faire face aux défis d'aujourd'hui ?

Conférence animée par Philippe MEIRIEU

Professeur des Universités émérite

et chercheur en Sciences de l'Éducation à l'Université Louis Lumière à Lyon.



Nombreux ouvrages, autant de titres à méditer que de contenus à étudier :

Repères pour un monde sans repères (2002).

Lettre aux grandes personnes sur les enfants d'aujourd'hui (2009).

Le plaisir d'apprendre (2012).

L'école, le numérique et la société qui vient (2012).

Eduquer après les attentats (2016).

Large thématique, traitée ici sans trop séparer l'école, la famille, les médias, les réseaux sociaux et l'ensemble des acteurs de l'éducation. L'éducation, c'est l'affaire de tous et de toutes, c'est l'affaire de la cité, et je plaide pour que nos cités soient des cités de l'éducation où tous les partenaires auraient en charge, collectivement l'avenir de nos enfants, c'est-à-dire notre avenir.

On parle de crise de l'éducation : L'écrivain américain Russell Banks écrivait en 1971 :

« Nous avons tous perdu nos enfants. Pour nous, c'est comme si tous les enfants d'Amérique étaient morts. Regardez-les, bon Dieu, violents dans les rues, comateux dans les centres commerciaux, hypnotisés devant la télé. Dans le courant de mon existence, il s'est passé quelque chose de terrible qui nous a ravi nos enfants (...). J'ignore quelles sont les causes et quels sont les effets; mais les enfants ont disparu, ça je le sais... »

Et le mieux que nous puissions faire pour eux - et pour nous - c'est de rager contre ce qui les a pris. Même si nous ne savons pas à quoi ça ressemblera quand la fumée se dissipera, nous savons que cette rage, pour le meilleur et pour le pire, engendre un avenir.

Les victimes sont ceux qui ont renoncé à l'avenir.... »

Puisque nous sommes là, c'est que nous n'avons pas renoncé à l'avenir, nous voulons le construire ensemble, nous portons collectivement cette responsabilité.

Nous devons transmettre à nos enfants les principes qui permettent au monde de durer au-delà de notre existence et de la leur, c'est ce que le philosophe Hans Jonas appelait « Le principe de responsabilité ». Nous sommes responsables, chacun de nous-mêmes mais surtout de l'avenir du monde, et c'est à travers l'éducation que cet avenir du monde se construit.

Un diagnostic : la crise de l'éducation

De quoi s'agit-il ? Quels sont les éléments qui ont pu contribuer à cette crise ?

Depuis 50 ans au moins, **nous avons vu disparaître l'existence d'une référence morale unique.** Nous sortons des sociétés holistiques dans lesquelles chaque individu adhère aux principes constitutifs d'une société dont il est partie prenante. Il y a une vérité éducative alors, elle vient le plus souvent du ciel, parfois des hommes, mais on ne discute pas d'éducation. Il n'y a pas de débat pédagogique dans l'Iran de Khomeiny ou dans l'URSS de Staline ! Les sociétés théocratiques n'éduquent pas, elles dispensent un catéchisme qui s'impose à tous, indépendamment de ses options personnelles.

Ces sociétés ont explosé, et nous sommes devenus, selon l'expression de Marcel Gauchet, « métaphysiquement démocrates », c'est dire que nous n'acceptons plus d'être privés de notre parole, d'être amputés de notre liberté de choisir, dans des domaines aussi essentiels que l'éducation que nous donnons à nos enfants, mais aussi le métier que nous allons choisir, nos loisirs...

Nous ne laissons personne décider à notre place. Nous ne voulons plus que Dieu, même si nous croyons à son existence, vienne décider à notre place de nos comportements. Nous voulons être maîtres de notre destin. Cela se manifeste par ce que les sociologues nomment **l'individualisme social**. Nous sommes des individus qui revendiquent le droit de poursuivre leur intérêt individuel et qui soupçonnent même les institutions d'être en contradiction avec ce que nous attendons d'elles.

L'école est une très bonne illustration de cette réalité. Il y a seulement une génération, les parents respectaient fondamentalement les façons de faire et les décisions de l'école. L'instituteur incarnait l'institution et son avis n'était pas contesté, il fallait le respecter.

Nous savons que cette époque est révolue. Aujourd'hui, les parents « s'installent » dans la classe et demandent des comptes sur les méthodes de lecture, les punitions. Dans une société individualiste, chacun veut un peu plus qu'être traité comme une personne, mais comme une exception, pour qui il serait bon de transgresser un peu les règles qui valent pour les autres. Concernant l'institution scolaire, **le comportement des parents est de plus en plus fortement marqué par cet individualisme social**.

On peut avoir des opinions politiques très généreuses et favorables à la mixité sociale, on est prêt à trouver une boîte aux lettres ou une option rare pour inscrire ses enfants dans un établissement « choisi ». Nous sommes tous pour le bien commun, mais nous lui préférons notre intérêt individuel. Car même si nous sommes métaphysiquement démocrates, nous n'avons pas encore découvert la formule alchimique qui permet de transformer le plomb de nos intérêts individuels en or du bien commun.

Nous vivons aussi un changement important dans la société, c'est celui **du statut de l'enfant**.

Le démographe Paul Yonnet, dans un livre intitulé « Le recul de la mort », émet une hypothèse qu'il faut regarder de près. L'événement le plus important depuis l'apparition d'homo sapiens, dit-il, c'est **la contraception**. C'est un outil d'émancipation très important, mais qui a produit des effets auxquels on ne s'attendait pas.

Elle a modifié la configuration familiale. La quasi-totalité des enfants, et c'est heureux, sont des enfants désirés. Ils ont été voulus, attendus avec joie, leur venue a été préparée.

L'enfant doit venir alors combler un désir et a un pouvoir énorme. Autrefois, quand les enfants naissaient, le devoir des parents était de faire le bonheur de leurs enfants. Aujourd'hui, nous voulons des enfants, et le devoir des enfants est de faire le bonheur des adultes qui les ont attendus. Ils doivent être parfaits, beaux et intelligents et nous investissons une grande partie de notre affectivité sur le retour de leur affection. Nous avons besoin qu'ils nous aiment.

Ce n'est pas un phénomène si ancien. Pendant des milliers d'années, probablement depuis l'origine de l'humanité, l'amour entre parents et enfants n'a pas été tellement de mise. On trouve encore au XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle des textes qui nous disent qu'on ne peut pas s'aimer entre parents et enfants car on ne s'est pas choisi !

Cela nous choque car pour nous ça va de soi d'aimer nos enfants et qu'ils nous le rendent. Est-ce si sûr ? Au nom de quoi nos enfants devraient-ils nous aimer ? Est-ce que réellement ils doivent passer leur vie à nous remercier pour ce que nous avons fait pour eux et nous adorer en nous mettant sur un piédestal ? Nous y aspirons et **les enfants comprennent très vite que nous voulons être aimés, et cela leur donne un pouvoir immense sur nous** et nous sommes prêts à entrer dans des surenchères de sollicitations et de demandes à l'infini. Cela se complique dans des cas de séparations très tendues où les parents n'arrivent pas à établir un « contrat éducatif » d'attitudes communes.

Ce changement de statut de l'enfant pourrait ne pas être grave, mais il est problématique parce qu'il est enrôlé par **une machinerie publicitaire et commerciale extrêmement puissante**. C'est ce que le philosophe Bernard Stiegel nomme « **le capitalisme pulsionnel** ».

C'est cette forme actuelle du capitalisme qui nous murmure à l'oreille : « Fais ton caprice, ça fait marcher le commerce, cède à ta pulsion, ça crée de la croissance » ! Achète, achète, c'est ainsi que tu contribues le mieux au développement de la société. Ce capitalisme pulsionnel a des effets d'autant plus graves qu'il est démultiplié à travers un ensemble de prothèses technologiques, téléphones, tablettes... qui nous proposent en permanence des offres nouvelles, qui analysent notre profil pour nous inciter à céder à notre pulsion par un nouvel achat. Des logiciels capturent toutes les données de vos smartphones, peuvent analyser son contenu et vous manipuler de façon extrêmement efficace

C'est cela le capitalisme pulsionnel, il est extrêmement outillé par ces technologies du numérique qui ont un pouvoir fantastique et qui disposent de fonds colossaux pour mener des recherches dont le caractère déontologique n'est pas toujours complètement assuré.

Pourquoi est-il préoccupant pour l'éducateur ? Il amène l'ensemble de la société à aller vers ce que les psychologues appellent depuis longtemps « l'égoïsme initial, ou le narcissisme infantile ». Nous savons que tout enfant doit **faire l'apprentissage de la frustration**. Naître, c'est naître à la frustration ! C'est un apprentissage difficile... le bébé pleure et va devoir apprendre que toutes ses pulsions ne peuvent être satisfaites dans l'instant.

Anthropologiquement, le rôle des éducateurs, depuis l'origine de l'humain, est d'apprendre à l'enfant à gérer ses frustrations, à surseoir à ses caprices, à attendre avant d'avoir satisfaction à tout ce qu'il demande, à ne pas être dans ce que les psychanalystes appellent le corps primaire, cette pulsion qu'on ne maîtrise pas, qui vient de nous et qui s'exprime de manière spontanée, parfois violente et qui exige d'être satisfaite tout de suite. Grandir, c'est ne plus être dans la pulsion, non que nous n'ayons plus de pulsion, mais parce que nous apprenons à ne pas les réaliser.

Entre la pulsion et l'acte, **ce qui caractérise l'évolution de l'humain et la construction de la personne, c'est l'émergence progressive de la pensée**, qu'on la nomme âme, raison, jugement... La pensée fait surseoir à la pulsion, fait réfléchir aux conséquences de la réalisation de la pulsion, la pensée déplace la pulsion et l'amène à **se transformer en désir**. Le désir a cette formidable qualité qu'il demeure désir même lorsqu'il est réalisé !

René Char dit que le poème, c'est « l'amour réalisé du désir demeuré désir ».

C'est le désir amoureux, qui n'abolit pas le bien de la présence de l'autre la pulsion réalisée, c'est le désir d'apprendre qui n'est pas aboli par le fait de connaître, mais au contraire renouvelé, c'est le désir de partager qui nous construit dans le temps et nous permet **d'entrer dans quelque chose qui est l'humain**.

Une des caractéristiques d'aujourd'hui, c'est que l'enfant qui naît dans la pulsion, qui vit dans l'infantile, est en quelque sorte **maintenu** dans l'infantile par un appareillage, **une conspiration de la consommation**.

Et cela marque très fortement les enfants et adolescents de notre temps et cela a des conséquences extrêmement lourdes sur un certain nombre de leurs comportements.

Une des conséquences est la baisse des capacités de l'attention, c'est-à-dire de la possibilité de se focaliser sur un objet et d'y rester un certain temps. L'attention, dans un monde où il faut qu'à chaque instant la pulsion soit satisfaite, doit être renouvelée par une surenchère de stimulations permanentes. C'est ce qui se passe devant un jeu électronique, il y a une sur stimulation qui crée une hyper attention. Le face à face avec l'écran abolit de fait toute autre réalité. C'est parfois la même chose devant la télévision, la télécommande est un outil de la toute puissance. La télécommande en main, vous êtes un Dieu, le monde est ce que vous décidez qu'il doit être.

Cela renforce l'infantile ! L'éducation fait sortir de l'infantile or l'enfant vit dans un monde dont le principe est de le maintenir dans l'infantile le plus longtemps possible, et parfois d'y faire revenir les adultes pour qu'ils réagissent comme des enfants capricieux, **ce qui permettra d'activer la machinerie publicitaire et commerciale**.

C'est une difficulté aujourd'hui dont l'impact est considérable. A nous de trouver des réponses sinon des réactions plausibles pour nous engager avec l'enfant vers une pensée construite, c'est-à-dire à la réflexivité.

Quand on regarde les réactions majoritaires des adultes face à cette exigence des enfants, ces caprices systématiques, cette demande répétée d'avoir tout, tout de suite, les adultes hésitent plutôt entre **une crispation autoritariste et un laxisme démagogique**.

On peut en effet se crispier sur des positions autoritaires définitives face à un enfant qui fait un caprice. « A partir d'aujourd'hui, je décide qu'il en sera ainsi... ». Combien de temps peut-on tenir ? Les décisions prises sous le coup de la colère ne tiennent pas très longtemps. Donc la crispation autoritaire : horaires, prescriptions diverses marchent rarement et cela engendre son contraire. « Tant pis pour toi, ta vie c'est la tienne, si tu ne veux pas travailler à l'école c'est ton problème... » Et on se trouve dans une sorte d'oscillation psychotique entre ces deux mouvements. L'enfant entend les deux et on arrive à l'épuisement...du parent !

Tout cela constitue quelques éléments fondamentaux de ce qu'on pourrait appeler une crise de l'éducation aujourd'hui.

Pas de l'enseignement, de l'éducation, c'est-à-dire des liens entre les générations, éducation familiale, scolaire ou dans d'autres lieux.

Il faut pouvoir travailler avec ces enfants, faire société, sortir de la pulsion...et c'est une vieille histoire !

C'est un peu ce que l'on trouve dans « Les chevaliers de la table ronde » ! L'anthropologue Marcel Mauss, dans sa conclusion de « L'essai sur le don » utilise cette métaphore.

« Pour commencer, il fallut d'abord poser les lances. C'est ainsi que le clan, la tribu, les peuples ont su - et c'est ainsi que, demain, dans notre monde dit civilisé, les classes, les nations et aussi les individus doivent savoir – s'opposer sans se massacrer et s'affronter sans se sacrifier les uns les autres. (...) Les Chroniques d'Arthur racontent comment le Roi Arthur, avec l'aide d'un charpentier de Cornouailles, inventa cette merveille de la cour miraculeuse autour de laquelle les chevaliers ne se battirent plus. »

Marcel Mauss explique que la table ronde est dans une salle et que pour y accéder et **parler ensemble, vivre ensemble, faire ensemble, il faut poser sa lance**. Poser sa lance au sens de l'arme, mais aussi au sens de sa pulsion, de son exigence d'avoir tout de suite satisfaction, au sens d'accepter d'entrer dans une relation pacifiée où je ne suis plus le centre du monde et où nous pouvons parler ensemble sans en venir aux mains, **sans être dans la violence, ni physique ni psychologique**.

Francis Imbert les nomme « enfants bolides » (en grec *boïlos* veut dire javelot), ils sont toujours la lance à la main, dans une espèce de volonté d'avoir satisfaction immédiate sans quoi ils basculent dans l'agressivité, la violence et des comportements extrêmement terrifiants, sans aucune réflexivité, sans poser sa pulsion pour rentrer dans la pensée.

Parmi les origines étymologiques du mot « symbolique », il y a le javelot cassé, mais aussi une autre qui nous laisse entendre qu'entrer dans le symbolique, c'est entrer dans le sans-javelot, le sans violence !

C'est l'enjeu de l'éducation, faire entrer l'enfant dans le symbolique, dans le sans violence dans le mouvement où on surseoit à sa pulsion pour penser sereinement et, si possible, avec les autres.

Quelques repères et perspectives

L'école, les parents, et cette multitude de lieux en particulier associatifs dans lesquels les enfants peuvent s'investir, les tiers lieux, sont indispensables à l'équilibre et au développement de la personne.

Eduquer ensemble

Les parents sont là pour accueillir l'enfant, lui faire découvrir le monde, lui transmettre le langage pour lui permettre de communiquer avec les autres, et lui donner un environnement sûr indispensable à son développement. Ils sont essentiels dans leur rôle d'éducateurs.

L'école est essentielle aussi précisément parce qu'elle n'est pas le prolongement de la famille et des parents. L'essentiel de l'école (comme le dit le philosophe Alain) n'est pas centré sur l'affectivité, mais sur la **transmission rigoureuse des savoirs**, elle est centrée sur le fait que ce qui fait loi à l'école c'est le vrai, pas l'amour.

On peut ne pas s'aimer en classe, on est dans un groupe aléatoire, dans un regroupement où on doit faire des choses indépendamment des relations affectives que l'on se porte. On doit pouvoir sortir de sa cellule familiale, **sortir de sa manière de penser** et découvrir qu'il existe d'autres familles, d'autres manières de penser, d'autres langages, d'autres mondes que celui dans lequel il vit, et que ces mondes là, il faut les découvrir pour se les approprier.

A l'école, on peut aussi trouver des arguments pour contredire son père ! Cela fait partie du rôle de l'école de donner à l'enfant des savoirs qui permettent d'entrer dans une relation avec sa famille qui ne soit pas d'assujettissement mais de transaction intellectuelle. **On va confronter ce que l'on sait**.

On y apprend ensemble de manière rigoureuse, on intériorise **l'exigence de précision, de justesse, de vérité**. A l'école, celui qui a raison, ce n'est pas celui qui crie le plus fort, c'est celui qui démontre le mieux, et c'est pour cela que le maître a raison, parce que **la vérité fait loi**, et qu'à l'école on justifie ce que l'on dit.

Et puis à côté, l'éducation doit se prolonger dans **des tiers lieux**, où des pairs vont s'investir ensemble dans une activité commune, pour découvrir ce qu'est agir ensemble dans un projet commun partagé. Ce n'est pas la famille, forme de verticalité centrée sur la transmission et la filiation, ce n'est pas l'école qui permet de regroupement, mais ces activités sont indispensables et favorisent la réussite scolaire.

Plus on est engagé dans des activités extrascolaires, mieux on réussit à l'école, plus on prend de responsabilités extrascolaire, mieux on mène sa scolarité.

Donc **les parents, l'école, les tiers lieux constituent ensemble un trépied éducatif** dont il faut reconnaître la spécificité de chacun, tout en acceptant que chacun ait ce qui lui est spécifique mais en reconnaissant quelques convergences autour de quelques perspectives et de quelques valeurs.

Apprendre à créer du commun

La première perspective, dans une société où la réussite individuelle est supposée contribuer spontanément à l'intérêt collectif, c'est que l'éducation doit travailler inlassablement à la mise en place de **formes de coopération qui profitent à tous et construisent du commun**. Un des problèmes de notre société, c'est la construction du commun. L'éducation a un rôle essentiel pour fabriquer du commun à travers des savoirs qui nous réunissent, alors que les croyances nous opposent.

C'est la vieille idée des fondateurs de la « laïque » et Ferdinand Buisson disait que **les savoirs réunissaient**. Par définition les croyances appartiennent à la sphère privée, alors que les savoirs sont partageables à l'infini, puisque, dès lors qu'on peut les démontrer, chacun peut y accéder. Ils relèvent de la création du commun, de la même manière que les vraies coopérations authentiques.

Le travail en groupe n'est pas forcément de la coopération (ce n'est ni la division du travail, ni la résignation à l'inégalité, ni l'organisation d'une certaine hiérarchie des tâches), la véritable coopération, c'est beaucoup plus compliqué. L'enfant n'y est pas réfractaire, on le voit à travers certains jeux où il faut coopérer pour gagner !

Le rôle de l'éducation n'est pas de livrer les enfants à une concurrence acharnée, mais de leur **permettre de travailler ensemble pour progresser ensemble**.

Dans l'école, nous nous privons d'un outil absolument essentiel et qui est un moyen d'apprendre et en même temps d'apprendre à coopérer, qui est l'entraide entre élèves. Nous savons que c'est d'une redoutable efficacité et que ça fait progresser le moniteur et celui qui est aidé. Tout le monde y gagne, mais nous avons banni toute aide entre élèves.

La coopération, l'entraide sont jugées comme suspectes, ce qui signifie que la concurrence est la règle, et l'individualisme, la réussite individuelle l'emportent et c'est le bien commun qui est sacrifié. Et ce n'est pourtant pas très difficile d'organiser la coopération entre classes, entre enfants et adultes, entre générations. C'est un enjeu éducatif majeur.

Permettre l'émergence de la pensée

Dans une société où la satisfaction immédiate, l'attractivité et l'immédiateté l'emportent systématiquement sur la quête de la précision, de la justesse et de la vérité, l'éducation doit travailler sur le sursis, sur **ce qui permet l'émergence de la pensée** et le « nourrissage » par la culture.

Le pédagogue et écrivain polonais Janusz Korczak, dans un orphelinat accueillant après la première guerre mondiale des enfants marqués par la violence, inventa un stratagème lumineux pour les empêcher de se battre : prévenir la personne concernée par une lettre écrite un jour à l'avance. Cela déjà commence à prendre du temps, ensuite le soir il lisait ces lettres, il ne les juge pas, il les lit pour permettre à ceux qui les ont écrites de prendre un peu de distance, et il va leur raconter des histoires où il est question de violence, de pouvoir et **il va mettre à profit ce sursis entre la pulsion et l'acte pour nourrir la pensée de l'enfant par de la culture**. C'est tout simple et c'est fondamental.

Certains pensent que dire non fait des frustrés, d'autres disent oui et laissent dans la pulsion. Korczak disait : c'est ni oui, ni non, c'est oui peut-être, mais pas tout de suite, prenons le temps d'y réfléchir, d'y penser, allons en discuter, pensons y et nous déciderons après.

De nombreuses pédagogies prônent le conseil d'élèves pour discuter des questions qui se posent selon un protocole bien construit.

Il faut introduire dans l'éducation des temps de décélération. On ralentit, les élèves, les professeurs, on prend le temps de réfléchir et on ne se contente pas de la réponse du premier qui connaît la solution. Et les autres, ont-ils tous compris ?

Il faut laisser du temps pour que chacun réfléchisse, pour que les enfants échangent entre eux et donner enfin la parole à celui qui est le plus en difficulté pour répondre à cette question. Ce n'est pas du temps perdu, c'est parce qu'on apprend à un enfant à penser, qu'on lui fait gagner un temps considérable dans son développement.

La probité intellectuelle

Dans une société où le langage se dissout dans le slogan et le bavardage, où la séduction l'emporte sur la précision, la complicité clanique sur l'argumentation rationnelle, l'Education doit militer sans relâche pour **la clarté de la formulation, la fermeté linguistique, la construction de formes de débat respectueuses des principes fondamentaux de la probité.**

La probité, c'est ne pas dissimuler une part de la vérité même si elle nous donne tort. On devient soi-même celui qui recherche des objections à son propre discours pour y répondre. On est dans une réflexivité, dans un travail sur le langage à l'inverse de la facilité du slogan, de la rapidité dans laquelle nous précipitent la quantité des médias et de réseaux sociaux. Il ne s'agit pas de les boycotter, mais il faut les utiliser en respectant un certain nombre de principes, pas dans l'impulsivité, en prenant un peu de temps. Débattons, faisons des débats organisés en reformulant la parole de l'autre pour être sûr que l'on a bien compris.

Une évaluation réfléchie

Dans une société où le consommable et l'obsoleète l'emportent souvent dans le cadre d'une « pédagogie bancaire » (Tu fais un devoir, je mets une note et on s'arrête là ... c'est terrible, car on renonce à faire progresser), il faut réfléchir à l'évaluation. C'est très laxiste de mettre une mauvaise note et de s'arrêter là, l'exigence c'est de remettre en chantier le travail pour l'améliorer, c'est aller vers la pédagogie des Compagnons du Moyen-âge, celle du chef-d'œuvre dont on est fier, où l'on peut revendiquer selon la formule d'Albert Jacquard : « ne pas devenir meilleur que les autres, mais meilleur que soi-même ».

Se confronter au réel.

Dans une société de la virtualisation de l'économie et des échanges entre humains, entre les humains et le monde, le virtuel l'a emporté partout ! Le capitalisme financier, c'est la virtualisation des échanges. Des robots-traders décident du cours des matières premières, et ignorent totalement le travail humain, son poids écologique, c'est du virtuel pur, de l'arbitraire pur !

Les enfants sont entourés de virtuel, certains ont du mal à comprendre que le monde n'est pas un jeu électronique où les gens qu'on assassine se relèvent, que le monde n'est pas un jouet ! Le jeu, c'est la réversibilité, je détruis pour reconstruire, mais **il y a une irréversibilité des dégâts en matière humaine**

Les gens abimés sont abimés, les gens humiliés sont humiliés ! Dans ce monde où les autres disparaissent derrière des pseudos, des avatars, où le cyber harcèlement devient quotidien et va jusqu'à entraîner des suicides, on peut se permettre d'entrer dans une violence dont les effets peuvent être ravageurs.

Dans ce monde là, l'éducation doit faire de la rencontre avec la résistance de l'objet et du dialogue avec lui, un travail essentiel.

Je milite pour une véritable **promotion de toutes les formes de travail manuel** et d'intelligence de la main. Lisez les ouvrages de Matthew Crawford, professeur de philosophie à mi-temps à Harvard et à mi-temps réparateur de motocyclettes. Dans son livre : « Eloge du carburateur », il explique à quel point nos enfants sont privés de ce contact avec la matière qui résiste, ne fait pas nos quatre volontés mais à qui on ne peut reprocher de nous vouloir du mal.

Avoir à faire à des matériaux qui résistent, où il ne suffit pas de dire, de crier, de se mettre en colère pour qu'ils obéissent. **Il y a des enfants qui n'ont jamais fait l'expérience de la manipulation, de la fabrication d'objets**, et ce que cela entraîne d'éminemment formateur, pour la personne, sa capacité d'attention, sa capacité de création, et on ne crée que dans le dialogue avec l'autre.

En Finlande, dans le système scolaire dès la première année d'école primaire jusqu'à la fin de la scolarité, filles et garçons ont deux ½ journées par semaine de travail manuel obligatoire : ½ journée menuiserie, ébénisterie, électricité et l'autre ½ journée cuisine, couture, peinture...

Le rapport au travail change radicalement, ça les calme, ça leur donne une forme de sérénité qui n'a rien à voir avec la relation avec les adultes. La matière résiste, il faut composer avec elle, il faut être patient ! Ce contact avec le réel, l'objet lui-même, manque beaucoup à nos enfants et il serait nécessaire dans la famille, à l'école et dans les associations **de promouvoir massivement la fabrication d'objets, le travail collectif.**

Nous savons que cela produit des effets fabuleux sur le comportement des enfants.

Conclusion

L'Éducation, c'est difficile mais ça demande de notre part une forme d'obstination. Cela demande surtout une capacité que les adultes devraient avoir : **tenir parole** ! Promets peu, mais tiens ! Fernand Deligny, disait dans « Graine de crapule » :

« Le plus grand mal que tu puisses leur faire, c'est de promettre et de ne pas tenir. D'ailleurs, tu le paieras cher et ce sera justice ».

Dans une enquête récente, ce que les ados disent reprocher le plus aux adultes, c'est qu'ils insistent plus sur les échecs que sur les réussites et qu'ils promettent mais ne tiennent pas parole. Les enfants perçoivent ce caractère velléitaire des adultes que nous sommes.

Tenir parole, faire ce que l'on dit et dire ce que l'on fait !

A la fin de sa vie, découragé, le philosophe Pestalozzi, fait citoyen d'honneur par la France en 1792, pour son action auprès de jeunes orphelins écrit : « ...C'est en **ennoblissant les hommes** qu'on peut mettre des limites à la misère, aux fermentations des peuples, ainsi qu'aux abus du despotisme de la part, soit des princes, soit des multitudes. »



L'Éducation, c'est ennoblir ceux qui nous sont confiés, leur permettre de devenir plus humains, plus ouverts à l'humaine condition, instituer l'humanité dans l'homme, dans sa capacité de générosité, à se projeter dans **un avenir qui ne sera pas fait que de guerres entre intérêts individuels** mais peut-être de construction collective du bien commun.

Ouvrages cités, lectures à poursuivre...

Russell BANKS : De beaux lendemains, Ed. Actes Sud 1991.

Hans JONAS : Le principe de responsabilité, Ed. Flammarion 1991.

Anna ARENDT : La crise de la culture, Ed. Gallimard-Folio 1961.

Marcel GAUCHET : La religion dans la démocratie, Ed. Gallimard-Folio 1998.

Paul YONNET : Le recul de la mort, Ed. Gallimard 2006.

Bernard STIEGLER : L'école le numérique et la société qui vient (en collaboration) Ed Les mille et une nuits 2012.

Hans-Georg GADAMER : L'héritage de l'Europe, Ed. Rivages-poche 1996.

Marcel MAUSS : Essai sur le don, Ed. PUF 2012.

Francis IMBERT : Vivre ensemble, un enjeu pour l'école Ed. ESF 1998.

Ferdinand BUISSON : Dictionnaire de pédagogie Ed. Robert Laffont, réédité en 2016.

Fernand DELIGNY : Graines de crapule, Ed du Scarabée (1943° réédité en 2004).

Matthew CRAWFORD : Eloge du carburateur, Ed. La Découverte-poche 2010.

Que faire face à un enfant qui refuse de participer, de jouer par crainte de l'échec, sans doute ?

Difficile de répondre car la pédagogie, c'est comme la médecine. Il n'y a que des cas singuliers et les réponses universelles ne servent à rien, en dehors d'une vraie relation avec la personne.

Beaucoup d'enfants ont peur de l'échec et s'enferment dans l'échec, ils cultivent l'échec car réussir serait contredire l'image que les adultes ont de lui, une image de lui qui circule et qu'il a intériorisée comme une fatalité. La perspective pédagogique à ouvrir, c'est de l'aider à réussir, lui redonner confiance en lui montrant qu'il peut réussir quelque chose, qu'il se perçoit en situation de réussir quelque chose, même si ce n'est pas scolaire, dont il pourrait être fier

C'est l'échec qui démotive et il faut lutter contre cela. Il y a toujours des réussites à faire valoir et en particulier celles qui contribuent à une œuvre collective. A l'occasion d'une sortie, d'un voyage...lui donner une place dans le collectif où il sera essentiel au bon fonctionnement de la sortie.

Vous dites qu'il faut prendre le temps de réfléchir et d'apprendre à réfléchir aux enfants pour les amener à penser et à clarifier leur formulation. Je suis formatrice à la Fondation de Sèvres où on promeut le savoir-être et le vivre ensemble par la philosophie à l'école.

L'atelier philosophique à l'école ne doit pas être un bavardage, mais répondre à des rituels très construits, qu'on sache s'écouter et c'est tout un apprentissage. Apprendre à discuter demande une régulation, une formation des animateurs pour que les enfants apprennent à s'écouter à formuler, à être rigoureux, clairs, sans ambiguïtés, sans agressivité. C'est une préparation à l'exercice de la démocratie pour les adultes.

Il y a environ 35 ans, dans une Université d'été, vous m'avez appris que les enseignants doivent résister à leur « prurit » d'intervention, à leur envie de toute puissance, on est dans cette idée de sursis, mais aussi que nous avons un devoir d'obstination ! Ces deux choses m'ont permis d'avancer !

Il y a deux points difficiles à combiner dans l'acte éducatif.

L'obstination, mais aussi une certaine forme d'acceptation. Obstination, non pas brutale, mais inventive. Quand l'autre résiste, ne veut pas faire ce qu'on lui propose, proposons autre chose, inventons quelque chose.

Et en même temps il faut accepter que l'autre résiste, il a souvent ses raisons, mystérieuses pour nous, mais légitimes pour lui. Ce sont deux aspects complémentaires de l'acte éducatif.

J'ai arrêté mes études très tôt, juste après le bac, puis j'ai découvert le milieu du « social », j'ai aimé ces métiers et j'ai découvert l'intérêt de l'éducation. Je fais actuellement des études de Technicienne de l'Intervention Sociale et Familiale (TISF). Je suis dans le quotidien de familles en difficulté, et après vous avoir bien entendu, je me rends compte de tout ce qu'il y a à faire, mais que c'est possible !

Bravo pour ce parcours.

Vous semblez dire que l'intérêt collectif ne va pas forcément avec l'intérêt individuel. Je suis éducatrice spécialisée et je m'occupe d'adolescentes qui ont des bébés. Je vais chercher les exceptions chez elles pour leur montrer leur merveilleux, et il me semble que ces intérêts individuels participent aussi au merveilleux qui est dans le collectif.

Il ne doit pas y avoir de malentendu sur le mot « intérêt ». Je parle de stratégie de réussite individuelle, de combat contre les autres...

Ce que je crois, c'est que les intérêts individuels sont légitimes. On a tous le droit de vouloir pour nos enfants le meilleur environnement scolaire possible, qu'ils vivent dans une ville accueillante...ce sont des intérêts légitimes.

Ce qui caractérise une démocratie, c'est que la somme des intérêts individuels ne fait pas l'intérêt collectif. Il se construit par le débat, la recherche, l'invention, il n'est pas le simple ajout de ce que veut chacun. Ce que nous pouvons vouloir ensemble se construit, c'est la pédagogie du projet qui va faire converger les intérêts individuels vers quelque chose qui ne leur préexistait pas.

Dans un collectif, il peut y avoir des spécificités individuelles, des stratégies personnelles, comme l'agressivité qui permet de se battre et parfois de réussir, comment trouver à faire exister une personnalité, avec son agressivité, et l'outiller pour continuer ?

Je suis d'accord avec votre formule : on ne tue pas l'agressivité. Mais on la métabolise, on la transforme, c'est la catharsis ! On en fait autre chose, de l'inventivité, un écrit rageur mais beau, du théâtre, on dénonce son jardin ! **Il faut aider chacun à transformer ses pulsions agressives** pour en faire quelque chose qui s'inscrive dans le collectif, où il sera tolérable, mieux au service de ce collectif.

L'agressivité doit se transformer en créativité mais ne doit pas être destructrice de soi et des autres. Le professeur Jammet montre bien comment les émotions ont un volet constructif et un volet destructeur. Et le travail pédagogique, c'est d'aider l'enfant, l'adolescent, l'adulte parfois, à basculer de l'aspect destructeur à l'aspect constructif. Avec les mêmes émotions, et c'est un travail difficile qui demande parfois l'aide d'un psychologue, mais c'est possible.

A un degré moindre, l'enseignant peut le faire en offrant des savoirs sur lesquels investir du désir, sur lesquels notre énergie va pouvoir se dépenser.

Une des questions majeures, et c'est une question de société et une question pédagogique, c'est la question du plaisir.

Où est-ce que nous trouvons du plaisir ? **Où nos enfants trouvent-ils du plaisir ?** Est-ce qu'ils vont plutôt trouver du plaisir dans la consommation compulsive de ce qui est épuisable, ou dans le partage solidaire de ce qui est inépuisable ?

Parce que l'avenir du monde se joue là ! Si les humains ne trouvent du plaisir que dans la consommation compulsive de l'épuisable, ils vont se détruire et détruire le monde. S'ils arrivent à trouver du plaisir dans le partage de l'inépuisable, la connaissance, l'art, le plaisir d'être ensemble, alors ils se sauveront et sauveront le monde. C'est pour cela que l'éducation est essentielle !



Remerciements

*Un grand merci à toutes les personnes qui ont rendu cette conférence possible : **Claude Collet, Sylvette Garrigou, Maurice Geaufreau, Brigitte Leonate-Schirmer, Paul Schmitt et Monique Talbot (IPLS).***

Toute notre reconnaissance au Conseil du Département qui nous accueille et nous facilite grandement l'organisation de la soirée.

Merci infiniment à Philippe Meirieu pour cette conférence riche, animée et chaleureuse.
*L'IPLS remercie le **Public** qui a répondu si nombreux à son invitation.*

*Responsable de la Publication : **Monique TALBOT, Présidente de l'IPLS.***

